55e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 11 17 MARS 1938

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Docteur en Théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Chronique de Théologie

ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE

SOMMAIRE

I. Manuels. — 1. J. de Guibert. — 2. Rouët de Journel. — 3. Schryvers.

II. Dictionnaires. — 4. *Dict. de Spiritualité.* — 5. *Dict. de Théologie Catholique.*

III. Histoire : études et textes. — 6. Platon (Festugière). — 7. Thomas a Kempis (Assemaine). — 8. P. Gabriel-Maria (Bonnefoy). — 9. Osuna (Fidèle de Ros). — 10. L'Ecole Française (Gautier). — 11. S. Vincent de Paul (Déplanque). — 12. S. François de Sales (Le Couturier). — 13-14. S. Jean Eudes (Georges ; Lebrun). — 15-16. Ste Marguerite-Marie (C. Yver ; Rime). — 17. V. Jean-Claude Colin (Cothenet). — 18. S. Gabriel de l'Addolorata (Perrin). — 19. Ste Bernadette (Guynot).

IV. Spiritualité franciscaine. — 20. Breton.

V. Spiritualité dominicaine. — 21. Chardon. — 22. Bernadot. — 22 *bis*. Philippe. — 23. Desnoyers ; Jean de Dieu.

VI. Spiritualité carmélitaine. — 24. S. Jean de la Croix (Mère M. du Saint-Sacrement). — 25. Vén. Madeleine de Saint-Joseph. — 26. Madame Acarie (P. Bruno). — 27-31. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus (R. Zeller, Morteveille, J. Christophe, X., A. David, P. Bruno). — 32. *Etudes Carmélitaines.* — 33. *Spiritualité carmélitaine.*

VII. Spiritualité ignatienne. — 34. Maréchal. — 35. Schilgen. — 36. Lindworsky. — 37. Peeters. — 38. Gossellin.

VIII. Sacerdotalia. — 39. La dévotion sacerdotale au Sacré-Cœur à Vische (Mère Claret de la Touche), — 40. et à Paray-le-Monial (Mgr Chassagnon). — 41. Mgr Gonon. — 42. Tronson (Blouet). — 43-44. P. Eugène de la Croix.

IX. Divers. — 45. Merry del Val. — 46. Marmion. — 47. Guerry. — 48. Catherinet.

X. Biographies. — 49. Mère Marie-Thérèse de Soubiran (Monier-Vinard). — 50-51. P. Louis Brisson (Dufour) et Mère Marie de Sales-Chappuis. — 52. Mère Angelès Sorazu (de Buck).

I. — MANUELS

1. — C'est avec joie que nous saluons l'apparition du traité de théologie spirituelle que publie le P. Joseph DE GUIBERT, S. J., professeur à l'Université Grégorienne de Rome [1]. Ce livre était attendu non seulement des étudiants qui avaient profité des leçons du savant maître, mais aussi de tous ceux qui avaient eu l'occasion d'apprécier, dans diverses publications et notamment dans la *Revue d'Ascétique et de Mystique*, la sûreté d'information, la souplesse de raisonnement, la modération de jugement, la conscience dans les exposés, le sens catholique et l'attachement aux doctrines particulières à la Compagnie de Jésus, qui rendaient toujours si instructifs les moindres travaux signés de ce nom respecté. Pour avoir été bien longue à leur gré, leur attente n'aura pas été déçue. Car c'est vraiment une œuvre magistrale qui leur est offerte aujourd'hui. Et ils n'ont qu'un regret à formuler : c'est de n'avoir que des *Quæstiones selectæ* quand ils souhaiteraient un *Tractatus locupletissimus*. Mais on comprend que, devant l'ampleur de la matière et l'enchevêtrement presque inextricable des questions et des opinions, l'auteur ait dû se contenter de tracer quelques percées, bien orientées et bien réalisées, pour permettre à ses étudiants de prendre une idée d'ensemble du terrain accidenté et partiellement encore mal exploré qu'est la théologie mystique.

Les *questions* traitées sont au nombre de sept.

1° Définition de la théologie spirituelle ; sources, méthode (p. 1-37) ;

2° Nature de la perfection spirituelle (p. 38-119) ;

3° Inspirations et dons du Saint-Esprit ; discernement des esprits (p. 120-157) ;

4° Coopération de l'homme avec Dieu dans la poursuite de la perfection ; la direction spirituelle (p. 158-204) ;

5° L'oraison mentale : nature, espèces, nécessité, difficultés, méthodes, imprégnation par elle de toute la vie spirituelle (p. 205-281) ;

6° Degrés de la vie spirituelle : commençants, progressants et parfaits ; vie active et vie contemplative (p. 282-334) ;

7° Contemplation infuse : nature, degrés, rapports avec la perfection, avec les faits extraordinaires qui lui font souvent cortège ; conclusions pratiques (p. 335-404).

Un appendice (p. 405-476) donne une liste des auteurs qui ont traité de la vie spirituelle. Deux tables alphabétiques terminent l'ouvrage, la table analytique ayant été placée en tête.

Il n'est pas possible d'énumérer ici toutes les positions prises par l'auteur parmi tant de questions controversées dont il est amené à parler : sa doctrine est celle de la Compagnie de Jésus, avec quelques atténuations de pensée et de forme par rapport à certains controversistes récents. Sa fidélité aux enseignements reçus dans la Compagnie apparaît par l'importance majeure accordée à l'ascétique ; par la manière dont est déterminé le but de la vie spirituelle, savoir, la *perfection* (et le souvenir du P. Le Gaudier et de sa méthode s'impose ici) ; par la thèse soutenue (p. 381) sur la

[1] *Theologia Spiritualis ascetica et mystica. Quæstiones selectæ ad prælectionum usum.* — In-8 de 508 p., 30 lires ; relié, 35. — Roma, Deposito Libri della Pontificia Università Gregoriana, Piazza della Pilotta. 1937.

non-nécessité intrinsèque de la vie mystique pour atteindre soit à l'héroïsme des vertus, soit à la perfection de la charité ; et même par la thèse proposée au sujet de la spécification de la vie mystique : celle-ci serait due à la *conscience* directe et immédiate que l'âme aurait de l'existence en elle de dons divins, grâce auxquels elle saisirait Dieu lui-même présent et agissant en elle par ces dons.

Mais en donnant ces brèves indications, la crainte nous vient de déformer la pensée de l'auteur. Celle-ci en effet s'insinue parmi tant d'opinions et de controverses, elle se nourrit de tant d'éléments empruntés et se précise par tant de distinctions qu'un résumé rapide semble impossible. De telles œuvres, du reste, ne se résument pas : on les étudie, on les médite. Et l'un des bienfaits qu'en procurera le contact prolongé sera un double sentiment : celui de la complexité des questions abordées, complexité telle qu'il faut quelque hardiesse pour prendre parti et trancher nettement des problèmes qui se situent aux confins les plus élevés et les moins explorés du savoir humain, même théologique ; — sentiment aussi de confiance dans un guide que l'on voit si parfaitement averti sur les principes et sur les essais d'explication, et si mesuré, si modeste, si scrupuleux dans l'exposé des opinions, dans les formules des thèses et dans le dosage des certitudes.

Puisse-t-il nous donner bientôt le *Traité* complet que la préface de ce livre semble annoncer ! En attendant, on retiendra cet ouvrage comme étant ce que nous avons de mieux actuellement à mettre entre les mains soit des étudiants de nos Facultés de théologie (où les études de théologie mystique sont prévues au programme universellement imposé), soit des élèves de nos Séminaires, pour lesquels une initiation de ce genre est si hautement désirable.

2. — En 1929 paraissait chez Herder un *Enchiridion asceticum* (cf. *Ami* 1930, p. 753-4), analogue à l'*E. historicum* et à l'*E. symbolorum* qui ont rendu, ce dernier surtout, tant de services. Cet ouvrage étant épuisé, le P. ROUET DE JOURNEL, seul survivant des deux auteurs, en donne une édition nouvelle [2]. Par mesure d'économie, on s'est contenté d'une reproduction phototypique, qui du reste est fort bien réussie. Un appendice de 16 pages (62 numéros) avec table spéciale a seulement été ajouté à l'édition de 1929. Ainsi se trouve mis au point, en attendant un remaniement plus complet, un utile instrument de travail.

3. — Le R. P. SCHRYVERS, C. SS. R., a volontairement donné à son ouvrage [3] le caractère d'un manuel didactique, et ce souci est encore plus sensible dans la 7e édition que dans les précédentes. A deux reprises, l'*Ami* a signalé et apprécié ce volume : lors de sa publication (1913, p. 733) et lors d'une réimpression (1926, p. 522-3). Il suffira donc de rappeler ici que l'auteur y traite de l'ensemble de la vie spirituelle, y compris (mais brièvement) de la vie mystique ; qu'il a soin de rattacher étroitement son enseignement à la théologie, surtout à la théologie morale, et qu'il se montre, en cela comme en tout le reste, fidèle disciple de S. Alphonse ; qu'il ne donne que des indications très brèves sur les questions théoriques actuellement controversées, et que sur ce point il serait insuffisant pour renseigner convenablement nos confrères ; qu'il ne faut pas cependant lui en faire grief, puisque son but est avant tout d'instruire les fidèles et de leur faire connaître ce qui est nécessaire pour la *pratique* d'une vie spirituelle éclairée ; et qu'enfin, à ce dernier titre, il sera d'une grande utilité pour les fidèles, pour les religieux et religieuses, et même pour les prêtres et aumôniers, à qui il offre un canevas très personnellement conçu et fort bien développé, où le prédicateur et le catéchiste trouveront un recueil de ce qu'il faut enseigner et un modèle de la manière dont on doit enseigner à des auditoires chrétiens les principes et la pratique de la vie spirituelle.

II. — DICTIONNAIRES

4. — Avec le fascicule VI se termine le tome I du *Dictionnaire de spiritualité* (Paris, Beauchesne), imposant volume de 2006 colonnes, représentant les lettres A et B. Commencé en 1932, il avance donc à l'allure d'un fascicule par an environ. Une table finale rassemble dans l'ordre alphabétique le titre de tous les articles, avec le nom de l'auteur et le plan. Suit une liste des collaborateurs de ce tome I. Le 1er fascicule (n° VII) du tome II est paru cette même année.

Dans ces deux fascicules, les études théoriques sont peu nombreuses ; les principales portent sur les *Blessures d'amour* (5 col.), la *Bonté*, la *Canonisation* (8 col.), le *Caractère* (11 col.). L'histoire domine dans les articles sur le *Carême* (16 col.), le *Cantique des Cantiques* et son interprétation par les auteurs de spiritualité (23 col.). Parmi les grands Ordres religieux, on trouvera des données intéressantes sur les *Camaldules* (9 col.) et les grands *Carmes* (15 col.) ; mais on s'arrêtera surtout à l'article que le R. P. Gabriel de Ste-Marie-Madeleine consacre aux *Carmes* déchaussés (38 col.) : c'est une vue d'ensemble sur la doctrine de sainte Thérèse, de S. Jean de la Croix et de la grande école théologique carmélitaine des XVIIe-XVIIIe siècles qui a travaillé à les harmoniser entre eux et à les interpréter théologiquement suivant les données du thomisme. La plupart des conclusions doctrinales auxquelles se range l'auteur nous sont déjà connues par ses travaux antérieurs (cf. notamment *Ami* 1937, p. 51-52) ; mais ses appréciations historiques sur les filiations doctrinales qui caractérisent les débuts, puis l'épanouissement de l'école carmélitaine, sont basées sur une étude approfondie des sources, même manuscrites, et jalonnent fermement un développement historique et théorique dont personne, à notre connaissance, n'a donné jusqu'ici un relevé aussi net. Quand on se rappelle que les fils du Docteur Mystique sont dans l'Eglise les représentants les plus autorisés de la

[2] *Enchiridion asceticum. Loci SS. Patrum et Scriptorum ecclesiasticorum ad ascesim spectantes*, quos collegerunt M. J. ROUET DE JOURNEL, S. J., et J. DUTILLEUL, S. J., adjuvantibus aliquibus aliis Patribus S. J. — Editio altera, novis textibus aucta. — In-8 de 720 p. ; broché, 8 mk. ; relié 9.40. — Fribourg-en-B., Herder. 1936.

[3] *Les principes de la vie spirituelle*. — 7e éd. In-8 de 522 p., 35 f. — Bruxelles, L'Edition universelle : et Paris, Desclée de Brouwer. 1938.

théologie mystique proprement dite, on comprend toute l'importance d'un travail comme celui du R. P. Gabriel.

C'est le propre d'un dictionnaire de multiplier les monographies. Parmi les plus étendues, citons : Louis de *Blois* (7 col.), *Boèce* (6 col.), *S. Bonaventure* (analyse très détaillée, par le R. P. Longpré, 88 col.), *Bossuet* (9 col.), *Boudon* (6 col.), sainte *Brigitte* de Suède (16 col.), *Camus* (10 col.), *Cassien* (26 col. parues), etc.

Nous croyons utile de détacher quelques lignes du jugement porté sur *Bremond* par le R. P. de Guibert. Elles ont été écrites, semble-t-il, avant la publication, par un prêtre excommunié, d'extraits de lettres du même Bremond, dont le moins qu'on puisse dire, c'est que l'existence de cette correspondance est aussi regrettable que le fait de sa publication.

« Dans maints chapitres de l'*Histoire du sentiment religieux*, écrit le P. de G. (col. 1933-34), [la] diversité de tendances entre maîtres spirituels catholiques est arbitrairemnt transformée en opposition violente et irréductible ; les nuances et les positions intermédiaires disparaissent ; de simples incidents deviennnent des événements, et au contraire de graves déviations sont réduites aux proportions de simples malentendus ; et l'une de ces tendances aussi légitimes l'une que l'autre en vient à absorber en elle toute la vie spirituelle profonde de l'Église, l'autre prenant figure d' « hérésie orthodoxe », en marge de la vraie vie intérieure catholique. Nul assurément ne songera le moins du monde à blâmer la préférence de B. pour une de ces deux tendances ; ce qui est sûrement regrettable, c'est qu'il ne soit pas arrivé à garder en véritable *historien* une exacte compréhension de celle qui lui était le moins sympathique. Son œuvre historique semble donc devoir durer avant tout comme évocatrice et suscitatrice de figures, de courants, de questions, de rapprochements et d'hypothèses, dont l'étude sera reprise plus techniquement par d'autres et aboutira parfois à confirmer, souvent aussi à modifier ou même à rejeter ses conclusions ; mais on ne pourra l'ignorer, et, avec le mérite d'avoir ouvert une foule de pistes fécondes, il aura celui d'avoir exercé une influence vraiment décisive sur le renouveau de faveur dont bénéficiera longtemps la belle spiritualité française du XVII[e] siècle...

[Au point de vue *doctrinal*], poursuit le P. de G. (col. 1936 et 37), ce qui semble avoir manqué, là comme sur d'autres points, à B., c'est une vue nette et précise des concepts théologiques ; ses analyses morales, fines et pénétrantes, ne sont pas étayées par une métaphysique et une théologie dogmatique assez fermes... B. était un intuitif, ayant une défiance et une aversion insurmontables pour tout ce qui est déduction abstraite, dialectique de concepts,... passionné pour toutes les manifestations de la vie profonde des âmes et servi par le goût et la plume d'un humaniste de race. »

Tout l'article du P. de G. est sur ce ton, modéré, compréhensif, équitable et ferme ; il sera fort remarqué, même hors de France [4]. A notre avis, il donne la note juste, empreinte même d'une bienveillance qui n'est pas sans mérite aux yeux de qui se souvient des traits acérés décochés si volontiers par B. contre la spiritualité de la Compagnie. De cette œuvre abondante de B. nous avons à peine parlé dans cette *Chronique*. Certains en ont témoigné quelque étonnement. Ils n'ont pas assez remarqué que nous traitons ici de *théologie mystique*, que B. s'est toujours défendu d'en faire, qu'il s'est placé délibérément sur un autre terrain, celui de l'*histoire littéraire* (inventaire et appréciation littéraire, non doctrinale, des ouvrages publiés à une époque donnée et traitant, non pas précisément de théologie mystique, mais du *sentiment religieux)*. Du reste, la légèreté teintée de scepticisme avec laquelle B. a abordé les plus graves sujets et les plus grands saints nous apparaissait avec assez de netteté, même avant la publication de sa correspondance, pour nous déterminer au silence sur une œuvre pleine d'équivoques doctrinales, fleuve aux surfaces irisées qui charrie des trésors empruntés à ses rives dans ses eaux capricieuses et chantantes, mais malsaines et périlleuses.

5. — Dans ses derniers fascicules (122-123, *Réserve-Rosmini)*, le *Dictionnaire de Théologie Catholique* (Paris, Letouzey) nous offre quelques épis à glaner. Sur *Ribet*, on trouvera de rapides indications biobibliographiques, rien sur la doctrine L'énumération des ouvrages de spiritualité de *Richard de Saint-Victor* est bien présentée ; mais pour sa doctrine mystique on se contente (col. 2880) de renvoyer à un article antérieur. Sans être approfondies, les deux notices sur Richard *Rolle* et sur le P. *Rodriguez* (col. 2844 à 46, et 2758 à 61) sont plus substantielles. Dans une étude théologique et apologétique on lira avec fruit ce qui est dit de la nature et surtout des divers modes de *Révélation* (col. 2586-89). Le point de vue historique prédomine dans l'article sur le *Rosaire* (col. 2902-11). Bien que le cas de *Rosmini* (col. 2917-52) relève avant tout de la théologie et de la philosophie, il devra être étudié comme concrétisant à merveille l'un des écueils auxquels risquent de se heurter les théories sur la contemplation mystique de Dieu ici-bas, et l'une des déformations les plus attrayantes qu'ait subies la pensée de S. Augustin.

III. — Études et textes historiques

6. — « De longues réflexions sur les origines de la théologie mystique du christianisme ont préparé ce livre. Il m'est apparu, comme à bien d'autres, à Clément, à Origène, à Augustin, que sur ce point le mouvement issu de Jésus a doué d'une vie nouvelle un organisme préexistant dont la structure remonte à Platon. Quand les Pères « pensent » leur mystique, ils platonisent. »

Ces déclarations par lesquelles s'ouvre la préface du beau livre du P. Festugière [5], O. P., montrent par où son travail, qui est proprement philosophique, intéresse la mystique.

L'auteur a vu dans la « contemplation » *(theória)* la clé de voûte de toute la pensée philosophique de Platon. Pour ce grand philosophe, l'expression désigne toujours, selon le P. F., une ex-

[4] Déjà la revue de spiritualité des Jésuites allemands vient d'en publier une traduction *(Zeitschrift für Aszese und Mystik*, 1937, p. 251-266).

[5] *Contemplation et vie contemplative selon Platon*, par A.-J. Festugière, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, agrégé des Lettres, ancien membre des Écoles Françaises d'archéologie de Rome et d'Athènes. — In-8 de 495 p., 60 f. — Paris, Vrin, 1936. — Ce volume a été présenté par l'auteur comme thèse principale pour le Doctorat ès Lettres.

périence d'ordre intuitif et même mystique, « un sentiment de présence, un contact avec l'Etre saisi dans son existence. » Toute la dialectique platonicienne a pour but de provoquer cette « expérience qui ne peut être rapportée qu'à la mystique » et sans laquelle la philosophie s'agiterait dans une inanité conceptuelle vide de réalité. En particulier, la science qui étudie les choses de ce monde, la religion qui attache l'homme aux dieux et au divin, la justice sociale qui détermine, par les lois, la conduite des individus dans la cité, n'ont de solidité que si « elles s'appuient, en définitive, à la possibilité d'atteindre l'Etre » dans une contemplation dont seul le philosophe peut avoir l'expérience. C'est cette expérience qui donne au sage le premier rang partout, mais aussi qui le met au service de ses semblables, auxquels il doit enseigner la science, apprendre à honorer le Divin en passant par les dieux, proposer et faire admettre les lois justes pour le bien suprême de la république. Platon lui-même prenait au sérieux ce programme ; il y consacra sa vie entière, sachant que sa contemplation personnelle devait obligatoirement s'épanouir en action sociale.

Tel est le tableau grandiose et nouveau dans lequel le P. F. a groupé tous les traits essentiels du Platonisme autour de la notion de *contemplation*. Que vaut cette synthèse comme expression du platonisme authentique ? Le point de vue choisi est-il vraiment central ? eut-il dans la pensée de Platon toute l'importance et tout le relief qu'on lui donne ici ? Certains éléments essentiels du platonisme ne sont-ils pas un peu décolorés et estompés ? C'est ce dont discutent les doctes [6], et il est possible que le P. F. ait donné de Platon une interprétation qui le tire un peu trop dans le sens où le néoplatonisme alexandrin (voir p. 455) devait plus tard le faire incliner.

Mais au point de vue qui nous occupe ici, il convient de remarquer que les mystiques chrétiens ont, pour leur théologie en formation, emprunté des éléments platoniciens moins à Platon lui-même qu'à ses disciples des cercles alexandrins et plus particulièrement plotiniens. Et dès lors, quelle que soit la valeur *in abstracto* de la synthèse du P. F. (et elle est grande), il reste qu'en fait et à voir les choses dans leur développement historique, c'est bien en regardant le platonisme comme nous le montre le P. F. que les saints et les Pères des premiers siècles chrétiens y ont trouvé providentiellement préparés la terminologie et les cadres intellectuels propres à exprimer et à systématiser des expériences du divin qui étaient, cette fois, authentiquement mystiques.

7. — Il est difficile d'exprimer le charme qui se dégage de la lecture d'un petit ouvrage de Thomas a Kempis, récemment traduit par Dom Assemaine [7]. C'est le charme même de l'*Imitation* (on sait qu'elle est presque certainement de cet auteur), avec quelque chose de plus abandonné, de plus proche aussi du *Cantique des Cantiques*, grâce à la présence ici de « la bien-aimée ». Car ce *Soliloque* devient, dans le tiers environ des pages, un *colloque* où se rencontrent quatre personnages : la bien-aimée (c'est l'âme supérieure déjà très intimement unie à Dieu), le confident (c'est l'âme inférieure, qui voudrait monter et sent le poids des misères d'ici-bas), le Seigneur, et, en deux chapitres, la T. S. Vierge.

Pour goûter cette prose, il faut une âme paisible, qui sache s'attarder dans les vallons tranquilles, en admirer les prairies, en respirer les parfums, s'y arrêter à l'ombre dans le silence, et non point une âme trépidante et pressée qui traverse ces lieux charmants à la vitesse folle des mécaniques modernes, sans faire halte ni s'écarter de la route poudreuse où il n'y a ni verdure, ni fleurs. Il faut donc ressembler un peu à l'auteur tel que nous le montre Dom A. dans une brève préface, vivant jusqu'à 91 ans dans le même monastère presque sans en sortir, et recueillant de ses lectures, de ses conversations, de ses oraisons, les gouttes successives d'un miel savoureux, qu'il confie à une prose rythmée avec soin, afin de l'y conserver, et d'y puiser ensuite pour sa propre nourriture et celle de ses disciples.

On utilisera donc ce volume comme on se sert de l'*Imitation*, pour des lectures de piété fragmentaires et brèves, et comme aliment de l'oraison. Tandis que les âmes pieuses en feront ainsi leurs délices, les historiens et les érudits y reconnaîtront un des joyaux les plus purs et une des pièces les plus représentatives de cette « dévotion moderne » qui sut, au xiv[e] siècle, dans les Pays-Bas, ramener la piété à des formules simples et accessibles à tous, et que les travaux savants de Dom A. depuis plus de vingt ans contribuent à mieux faire connaître et apprécier dans les milieux érudits et pieux de nos contemporains.

8. — Sur le P. Gabriel-Maria, franciscain français (1462-1532) qui fut avec la B. Jeanne de Valois fondateur de l' « Ordre de la Vierge Marie » (plus connu sous le nom d'Ordre de l'Annonciade), d'importants travaux critiques ont été publiés ces dernières années, en vue d'obtenir confirmation du culte immémorial dont ce religieux est l'objet. On trouvera tous les renseignements sur sa vie, sur ses œuvres, et même quelques textes inédits, dans l'article très informé que lui a consacré le P. J.-F. Bonnefoy, O. F. M., dans la *Revue d'Ascétique et de Mystique* (1936) [8]. (Voir *Ami* 1937, p. 560).

9. — Le P. François Osuna est connu du public instruit surtout par l'influence qu'il eut sur les débuts de la vie mystique de sainte Thérèse d'Avila. C'est lui qui révéla à la future sainte l'oraison de « recueillement » dans un livre intitulé *Le Troisième Abécédaire*, alors que, jeune religieuse du monastère de l'Incarnation, elle passait chez un de ses oncles quelque temps de convalescence (*Vie écrite par elle-même*, ch. iv). L'héritage littéraire laissé par ce fils de S. François est considérable et d'une haute valeur spirituelle, mais difficile à consulter dans des éditions anciennes et rares, difficile aussi à interpréter et à

[6] Voir en particulier les réserves formulées, avec autant de franchise que de sympathie, par le P. Lebreton dans les *Etudes* du 5 octobre 1937, p. 125, 124.

[7] Thomas a Kempis. — *Le Soliloque de l'âme*. Traduction nouvelle par Dom E. Assemaine, moine bénédictin de Saint-Paul de Wisques. — In-12 de 170 p., 12 f. — Editions de la Source, 5, rue de la Source, Paris 16[e]. 1936.

[8] Tiré à part en vente aux *Editions Franciscaines*, 27, rue Sarette, Paris 14[e].

synthétiser, par suite de l'ordre factice (acrostiches alphabétiques) donné aux plus importants des traités.

Le P. FIDÈLE DE ROS lui consacre une étude approfondie dans un volume imposant dont les chapitres essentiels furent présentés comme thèse de doctorat à la Faculté catholique de Théologie de Toulouse et qui a été admis dans la collection des *Etudes de Théologie Historique* [9].

La 1re Partie (p. 1-163) retrace la *Vie* du P. François (1492 à 1540 environ). Le tableau est assez large et assez détaillé pour constituer une contribution fort utile à la connaissance de l'Espagne dévote du XVIe siècle et du milieu dans lequel évoluèrent les *Alumbrados* (Illuminés), dont Osuna se sépare nettement par sa doctrine.

La 2e Partie (p. 167-423) énumère, puis analyse en détail l'*Œuvre* littéraire.

La 3e est évidemment la plus importante (p. 427-606) : c'est une synthèse de la *Doctrine spirituelle*, suivie d'un chapitre sur l'influence qu'elle exerça. Pour Osuna, la vitalité de la grâce se manifeste chez les âmes ferventes dans une série graduée d'*exercices* qui vont des disciplines les plus rudimentaires qu'on doit imposer aux sens ou au corps, jusqu'aux états les plus élevés de la vie mystique. Que chacun choisisse les *exercices* qui lui conviennent, suivant son tempérament, sa vocation, l'attrait de la grâce ; ayant trouvé *ses* exercices, qu'il les pratique avec courage et surtout avec constance, ne les remplaçant par d'autres qu'à bon escient. L'exercice du *recueillement* est le plus élevé de tous. Le P. Fidèle l'analyse longuement, car c'est à son sujet surtout qu'Osuna nous a livré sa doctrine mystique. Chemin faisant, il expose la vraie doctrine d'Osuna sur le rôle que garde dans la plus haute contemplation l'attention à l'Humanité Sainte du Sauveur ; il n'a pas de peine à montrer que dans Osuna (à la différence de Malaval) cette doctrine est irréprochable et substantiellement identique à celle de sainte Thérèse et à celle de Bossuet.

Des appendices historiques (p. 645-677) et des tables achèvent cet ouvrage, véritable somme de tout ce que l'on sait aujourd'hui sur le P. François d'Osuna.

10. — Le livre que M. GAUTIER consacre à l'Ecole française du XVIIe siècle [1] est un livre de science et de piété : de science, car il a pour base une étude sérieuse des écrits de Bérulle et de ses disciples (Condren, Olier, S. Jean Eudes, etc.), et il nous en donne la substance synthétiquement ordonnée ; de piété, car M. G. a voulu faire connaître à tous, prêtres et laïcs, une doctrine féconde pour leur vie spirituelle. Nous n'hésitons pas à recommander la lecture de cet ouvrage de préférence à ceux de Bremond sur la même Ecole : bien qu'il soit petit, il en apprend plus sur la piété du XVIIe siècle dans l'Ecole française que les gros in-8 de l'académicien et M. G., qui sait tenir une plume et marquer le trait, a écrit sur ces grands hommes dans un sentiment de filial respect [2].

11. — C'est une pensée apologétique qui a inspiré à M. l'abbé DÉPLANQUE le minutieux travail sur S. Vincent de Paul grâce auquel il a conquis en Sorbonne le doctorat ès-lettres [3].

Les incrédules d'aujourd'hui comme ceux de jadis voudraient bien pouvoir affirmer que la prodigieuse activité charitable du Saint fut simplement le fruit d'un tempérament exceptionnellement compatissant, altruiste et philanthropique. A la suite de son étude approfondie, M. D. déclare (p. 499) que « c'est la foi chrétienne qui a mis en valeur » les dons préparés par Dieu dans l'âme du Saint : « bien plus, elle en a multiplié l'efficacité. » Et il conclut en ces termes, mesurés, mais exacts :

> « L'âme de Vincent de Paul, paisible et forte, sensible sans faiblesse, généreuse et secourable, fut un vivant modèle de charité agissante. Parce qu'elle fut compatissante et bienfaisante, les hommes continuent de lui offrir leurs hommages. Mais à ses admirateurs elle pose un problème qui la dépasse. Une force supérieure à ses ressources originelles s'adjoignait à sa vie. Il faut donc qu'elle s'efface devant cet auxiliaire, par souci de la vérité. Ainsi ceux qui tiennent les yeux levés vers elle resteront face à face avec le christianisme lui-même, qui lui communiquait sa puissance. » (P. 500).

Le ton un peu voilé des expressions qu'on vient de lire est sans doute une concession faite à l'académisme d'un jury de Sorbonne. Nous excuserons par la même considération certains sourires détachés dont l'auteur, surtout dans le premier tiers de son livre, accompagne quelques traits, et des plus charmants, où se révèle la foi naïve de son héros. Ce ne sont point là de vrais défauts, à peine quelques rides très légères sur le front d'un beau visage.

Car l'ouvrage est d'une très grande valeur historique. Pour le constituer, M. D. a relevé patiemment, surtout dans la correspondance et les entretiens du Saint tels que les a publiés le P. Coste, des milliers de citations, de faits, d'anecdotes, toujours très brefs, et souvent abrégés encore par un emploi fréquent des points de suspension. Il les présente avec un art consommé dans la rédaction, bien ordonnée et limpide. Et l'ouvrage rappelle ainsi, tout en gardant sa note originale, les célèbres volumes sur l'esprit de S. François de Sales ou du saint Curé d'Ars. C'est bien l'esprit de S. Vincent de Paul que l'on goûte ici : l'esprit surnaturel, — et par là ce travail est profondément édifiant, — mais aussi l'esprit tout court, et le livre en devient intéressant au plus haut titre, tout émaillé d'expressions savoureuses, piquantes, voire réalistes.

Que les lettrés prennent donc cet ouvrage. Ils y trouveront le plaisir délicat qui charme leur intel-

[9] *Un maître de sainte Thérèse : Le Père François d'Osuna*, par le P. FIDÈLE DE ROS, des Frères Mineurs Capucins. — In-8 de 724 p., 70 f. — Paris, Beauchesne. 1937.

[1] *L'esprit de l'Ecole française de spiritualité*, par Jean GAUTIER, professeur au Séminaire de Saint-Sulpice. (Collection « La vie intérieure »). — In-18 de 185 p., 15 f. — Paris, Bloud et Gay. 1938.

[2] Sur Tronson, cf. le n° 42 *infra*.

[3] Louis DÉPLANQUE. *Saint Vincent de Paul sous l'emprise chrétienne*. In-8 de 520 p., 45 f. Paris, Bloud et Gay. 1936. — ID. *Saint Vincent de Paul et Sainte Louise de Marillac. Leurs relations d'après leur correspondance*. In-8 de 84 p., 9 f. Ibid. — Ce second volume constitue la thèse complémentaire. Il est écrit dans le même esprit et d'après la même méthode que le précédent, dont il aurait pu former un chapitre, comme le reconnaît l'auteur.

ligence. Et ils y entendront des leçons plus sérieuses de vie intérieure données avec le sourire dont les saints ont souvent le secret. Quant aux âmes plus profondes et spécialement aux enfants de S. Vincent, ils laisseront glisser quelques draperies littéraires acceptées par le docteur ès-lettres et s'attacheront à l'un des plus exacts, des plus beaux, des plus authentiques portraits de leur Père, qui leur est offert par les mains d'un prêtre.

12. — Mlle Le Couturier a rassemblé dans un volume de format maniable les traits essentiels de la spiritualité de S. François de Sales [4]. Il y a là un traité complet à l'usage surtout du grand public, qui sera charmé par la doctrine et plus encore par le style élégant, toujours soucieux de bonne tenue littéraire, dans lequel l'auteur insère les phrases ou les expressions les plus savoureuses du délicieux évêque de Genève.

13. — Le P. Georges, Eudiste, vient de publier une 3e édition de la vie de *Saint Jean Eudes* [5]. L'auteur indique lui-même dans l'avant-propos les enrichissements qu'il a apportés à son œuvre : notes et compléments dont les principaux sont relatifs à la sortie de S. Jean de l'Oratoire, à Marie des Vallées, à la Compagnie du Saint-Sacrement, à l'apostolat du Saint pour l'établissement du culte liturgique des Saints Cœurs de Jésus et de Marie. Ainsi retouché, cet ouvrage continuera son œuvre d'édification parmi les enfants spirituels du Saint et dans l'Eglise entière.

14. — Pour bien connaître la physionomie morale et spirituelle du même saint, on utilisera l'édition manuelle de sa correspondance préparée par le R. P. Lebrun [6]. L'intérêt historique de ces lettres est dépassé par leur importance au point de vue de la vie intérieure. On n'y trouve aucun récit d'expériences mystiques personnelles : mais on y perçoit à chaque ligne la résonance d'un cœur d'amant passionné de Jésus, de Marie et des âmes. Les opuscules qu'on y a joints occupent moins de 100 pages. Ils ont été placés là parce qu'on y trouve des éléments d'autobiographie où se complète la révélation des sentiments du Saint sur les événements importants de son existence terrestre. Deux index alphabétiques des noms propres et une table des matières facilitent les recherches de l'historien. Une table alphabétique des doctrines spirituelles exposées par le Saint eût rendu de grands services au théologien.

15. — Deux biographies de sainte Marguerite-Marie viennent d'être publiées à quelques mois d'intervalle.

La première en date est celle de Mme Colette Yver [7]. Les faits connus y sont présentés d'une plume alerte, qui n'omet jamais le détail pittoresque, qui souligne par un commentaire discret le passage savoureux, qui marque d'un coloris plus vif que nature le geste pimpant ou le trait piquant capable de plaire aux gens du monde. Je ne suis pas sûr que la Sainte, avant son entrée au couvent, ait été l'amie des plaisirs telle qu'on nous la décrit, ou que la note juste ait été trouvée à propos de certaines misères de cloître féminin. Mais pour quelques passages où le « coup de pouce » du littérateur a légèrement dépassé le but, que de pages délicates où l'on saisit mieux le côté humain de la Sainte ! Rien de mieux que ce livre ne pourra donc être proposé dans les milieux mondains où la culture de l'esprit s'accompagne d'une grande ignorance ou d'une regrettable méconnaissance du caractère véritable de la sainteté et des saints.

L'auteur devra se préoccuper, en vue d'une nouvelle édition, de faire réviser par quelque théologien ce qu'elle dit (p. 202 et 213 notamment) sur l'objet précis du culte du Sacré-Cœur et sur le culte des images.

16. — M. Jean Rime [8] nous présente, lui aussi, une œuvre de vulgarisation qui ne donne aucun fait nouveau ; et même quelques citations de Mgr Bougaud sont d'une piété et d'une exactitude qui portent bien leur date d'origine. L'ouvrage est plus complet que celui de Colette Yver. Il est composé essentiellement de citations prises dans les œuvres de la Sainte ou dans les attestations de ses contemporains ; l'auteur intercale son propre commentaire, d'un caractère admiratif le plus souvent. Mais le style est assez nerveux et assez pieux pour conjurer le risque de lourdeur que pourrait comporter une pareille méthode. On répandra donc cet ouvrage parmi les fidèles et dans les cercles de piété, ainsi que dans les communautés religieuses que déconcerterait la lecture directe des œuvres de la Sainte ou même la *Vie* publiée par le Monastère de Paray, tout en sachant bien que celle-ci demeure, avec et après l'autobiographie, le document capital.

17. — Les Pères Maristes ont eu raison de donner une nouvelle édition du portrait de leur fondateur tracé par le P. A. Cothenet [9]. Ces quelques pages montrent comment le P. Colin posséda lui-même « l'esprit de Nazareth », fait d'humilité et de vie cachée, et comment il voulut que la Société de Marie en fût et en restât imprégnée. Le R. P. a écrit ce livre avec l'amour communicatif d'un vrai fils spirituel du fondateur, s'effaçant soi-même le plus possible pour le laisser parler presque constamment, et accompagnant ses citations et ses récits d'un commentaire où se retrouvent la sûreté doctrinale, l'information abondante et discrète, l'élégance aisée du style que nos lecteurs ont tant appréciées jadis ; car jusqu'à sa mort le R. P. Cothenet fut un de nos collaborateurs les plus assidus et les plus goûtés.

[4] *A l'école de S. François de Sales*, par Ernestine Le Couturier. — In-18 de 192 p., 10 f. — Paris, Bloud et Gay. 1937.

[5] In-8 de 530 p., 25 f. — Paris, Lethielleux. 1936.

[6] *Œuvres choisies de S. Jean Eudes : Lettres et opuscules.* — In-16 de 490 p., 18 f. — Paris, Lethielleux. 1934.

[7] *Marguerite-Marie, messagère du Christ.* — In-12 de 254 p., 7 f. 50. — Paris, Spes 1936.

[8] *Sainte Marguerite-Marie.* — In-12 de 288 p., 15 f. — Mulhouse, Editions Salvator. 1937.

[9] *L'humilité d'un fondateur : Le Vén. Jean-Claude Colin et la Société de Marie.* — 2e édit. In-12 de 120 p., 6 f. — Lyon, Vitte. 1937.

18. — Dans le volume qu'il consacre à *S. Gabriel de l'Addolorata* [1], le P. Perrin, O. P., ne nous offre pas une biographie, mais une étude sur la spiritualité de ce jeune Passioniste, mort de phtisie à 24 ans en 1862, après avoir vécu dans une union étroite avec Marie considérée par lui surtout dans le mystère de ses douleurs. Il y a là un exemple que l'Eglise propose à tous ses enfants, et une méthode de sanctification par Marie, exemple et méthode que l'auteur a su parfaitement dégager et qui donnent à l'œuvre toujours nécessaire du renoncement complet le charme et l'élan qui caractérisent toute dévotion mariale. Tout danger d'affadissement est ici supprimé par le fait que Marie y est considérée 1° comme notre Mère, 2° au milieu d'horribles tortures, 3° dont la seule cause est son amour pour Jésus crucifié.

Certaines biographies de S. Gabriel ne sont pas exemptes de longueurs parfois fatigantes ; le présent volume satisfera ceux qui s'attachent à la substance des choses et qui recherchent la leçon permanente plutôt que le détail pittoresque.

19. — M. le chanoine Guynot présente avec modestie le volume qu'il vient d'écrire sur sainte Bernadette [2]. C'est en réalité un ouvrage de haute valeur historique, spirituelle, littéraire, et personne ne devra l'ignorer de ceux qui auront désormais à écrire ou à parler sur la Sainte, ou même plus simplement qui voudront la connaître avec plus d'exactitude.

Supérieur du Grand Séminaire de Nevers, M. G. s'est trouvé facilement en relations étroites avec le couvent de Saint-Gildard où vécut et mourut Bernadette. Il a pris à cœur d'interroger les religieuses qui l'avaient connue jadis, et ce qu'il a appris de la sorte était si intéressant qu'il a poursuivi son enquête même bien loin de Nevers, recueillant le témoignage, non pas des anciennes supérieures de Bernadette (qui ne sont plus de ce monde), mais de religieuses qui avaient été soit ses compagnes de noviciat, soit le plus souvent jeunes novices quand la Sainte était déjà professe. Et comme M. G. s'entend à merveille à faire parler ces vénérables témoins, comme il sait présenter avec un art consommé leurs personnes, leur psychologie, leurs paroles, comme il sait donner leur vraie interprétation et leur vraie valeur aux expressions de la Sainte qui permettent de deviner sa vie spirituelle profonde, il a écrit un livre qui se lit avec un charme et un intérêt croissants, qui émeut, qui édifie, qui est capable de ruiner toutes les objections accumulées par une fausse science médicale contre le fait de Lourdes, et qui, beaucoup mieux que d'autres aux allures plus scientifiques, donnera un portrait d'âme exact de cette grande sainteté que Bernadette a su si bien cacher sous le voile de la simplicité. Que nos confrères lisent ce livre et qu'ils en conseillent la lecture à tous, dans tous les milieux.

IV. — Spiritualité franciscaine

20. — Ce ne sont que deux opuscules, mais fort significatifs, que le P. Breton vient de consacrer à l'étude et à la pratique de la spiritualité franciscaine [3]. Dans l'un comme dans l'autre, il montre bien tout ce que la piété franciscaine a su tirer de la grande vue scotiste sur la primauté absolue du Christ, dont la thèse la plus connue affirme que le Verbe se fût incarné même dans l'hypothèse où le péché originel n'eût pas été commis par Adam. La première brochure, dont la partie principale fut d'abord un article de revue, garde de cette origine un caractère plus technique ; la seconde invite son lecteur à entrer en oraison, en lui suggérant à cet effet des considérations théologiques.

L'une et l'autre seront recommandées par nos confrères dans les milieux franciscains dont l'instruction religieuse est un peu au dessus de la moyenne. Nous ne connaissons pas d'opuscule qui présente aussi brièvement, et en traits aussi accusés, les traits propres et caractéristiques de la spiritualité franciscaine. A ce titre, ces deux modestes ouvrages (surtout le premier) méritent de prendre place dans la bibliothèque des étudiants et des prêtres qui s'intéressent à la théologie spirituelle ; ils s'attacheront surtout à l'exposé positif de la doctrine, qui est fort instructif ; ils pourront, par contre, négliger la partie polémique dans laquelle il était difficile, tant elle est résumée, que l'auteur donnât autre chose que des indications un peu trop schématisées et des critiques un peu trop massives au sujet des opinions soutenues et des pratiques admises dans les autres familles spirituelles.

On trouvera une sorte d'illustration pratique des vues de l'auteur sur la piété franciscaine dans un autre volume tout récent : *Renaître, Retraite fondamentale* (in-12 de 384 p., 16 f. ; ibid.). Le R. P. s'adresse ici aux tertiaires qui, ayant déjà plusieurs fois assisté à des retraites fermées, demandaient une sorte de « retraite du *second degré* », correspondant en gros au stade de la vie spirituelle appelée voie *illuminative*. Et de fait le P. B. s'attache à *instruire* des fidèles déjà convertis, et à leur enseigner cette vie nouvelle de la grâce, à laquelle ils doivent *renaître*, comme Nicodème, et qui s'exerce dans la pratique des trois vertus théologales. Des indications précises montrent comment ce livre doit servir soit au prédicateur qui s'en inspire, soit à l'âme qui voudrait l'utiliser pour une retraite isolée. C'est un ouvrage aussi riche de doctrine que d'expérience [4].

V. — Spiritualité dominicaine

21. — L'on sera très reconnaissant au regretté P. Florand de nous avoir donné une édition fidèle de la grande œuvre du P. Chardon, O. P. (1595-1651) qui parut en 1647 [5]. La dernière édition de cet ouvrage avait été préparée par le P. Bourgeois [6] qui, sous prétexte de rajeunir le style,

[1] In-8 carré de 98 p., 10 f. — Paris, Editions du Cerf. 1936. (Ce volume est le n° 18 des « Cahiers de la Vierge »).

[2] *Sainte Bernadette. Souvenirs inédits.* — In-8 de 352 p., 15 f. — Paris, Spes. 1937.

[3] Fr. Valentin-M. Breton, O. F. M. — *La spiritualité franciscaine. Synthèse. Antithèse.* 52 p. in-18. Paris. Editions franciscaines. 1935. — Id. *Médiation de Jésus-Christ. Méditations.* In-18 de 136 p., 5 f. Ibid. 1936.

[4] Voir aussi les n^{os} 8, 9, 23.

[5] *La Croix de Jésus, où les plus belles vérités de la théologie mystique et de la grâce sanctifiante sont établies*, par le P. Louis Chardon, O. P. — Nouvelle édition. Introduction par le P. F. Florand, O. P. — In-4° de 162 et 590 p., 60 f. — Paris, Editions du Cerf. 1937.

[6] 2 vol. in-18 ; Paris, Lethielleux. 1895.

avait fait subir à la pensée elle-même quelques modifications qui ont leur importance. Tout récemment l'attention avait été attirée de nouveau sur Chardon par H. Bremond.

Chardon est un théologien thomiste, qui, bien renseigné sur les doctrines mystiques antérieures à la Réforme du Carmel, et favorisé lui-même, semble-t-il, d'une union passive à Dieu, a présenté l'ensemble de la théologie mystique dans les cadres du thomisme, en synthétisant les données de cette science sous une idée directrice. Cette idée est celle de la croix de Jésus.

« Jésus, source de grâce, est principe de croix » : tel est le titre du premier des trois entretiens qui composent le volume. Chardon y explique d'abord comment « les âmes saintes font une seule personne mystique avec Jésus ». Puis il analyse la tendance fondamentale de l'âme de Jésus sous l'influence de sa grâce propre, et montre que tout le poids de cette vie du Christ l'entraînait vers la souffrance au cours de son existence ici-bas. Jésus veut que ce mouvement se perpétue dans son corps mystique. Ici se placent dix chapitres qui enseignent comment l'âme de Marie a, plus que celle de tout autre saint, participé à cette inclination à la Croix qui fut la caractéristique de la grâce en Jésus.

Au second entretien, Chardon trace un double tableau, qui s'inspire de l'expérience des mystiques. Dans le premier, il décrit la nature et les effets des consolations spirituelles ; dans le second ceux des désolations. Ces descriptions sont à rapprocher de celles de S. Jean de la Croix, bien que la terminologie ne soit pas identique. En les présentant, Chardon crayonnait, pour ainsi dire, la carte des régions que l'âme doit parcourir dans sa marche vers la sainteté.

Le troisième entretien montre l'âme avançant dans ces régions, utilisant les consolations, et surtout subissant les désolations et les croix ; elle est pour cela sous l'influence du Dieu que la grâce rend présent en elle par son essence agissante et par les missions invisibles du Fils et de l'Esprit. Et l'ouvrage se termine par quelques exemples empruntés à l'Ecriture et tendant à prouver « que les croix sont des moyens plus parfaits d'union que les consolations ».

Les richesses doctrinales ramassées dans cet ouvrage remplissent d'admiration. Nous disons bien : *doctrinales*, car ce qui domine en Chardon, c'est le théologien. Il emprunte des matériaux, nombreux et précieux, aux auteurs mystiques ; mais c'est le théologien qui les a choisis et qui les met en œuvre. Et le théologien est de race. Solidement appuyé sur S. Thomas, il n'hésite pas à pousser ses conclusions jusqu'aux dernières limites, même quand il aboutit ainsi à des assertions dures, et parfois excessives (par exemple sur les douleurs réciproques que s'infligeaient Jésus et Marie au Calvaire). Comme, de plus, il les exprime en termes pleins de verdeur parfois très réaliste et qu'il cherche à les imposer à l'esprit du lecteur par des accumulations d'adjectifs ou par de longues insistances oratoires, on comprend que son ouvrage n'ait pas été très répandu parmi les âmes pieuses : il les dépasse et risque de les désorienter. Mais on peut, par contre, le mettre entre les mains des théologiens et des prêtres : il est fait pour eux ; ils pourront en discuter certaines assertions, mais ils en tireront grand profit, et le P. Florand a eu raison de le leur présenter de nouveau dans une édition exacte et soignée.

Il leur rend aussi le service de le replacer dans son milieu historique et doctrinal. Tel est le but d'une longue introduction, où l'auteur ne s'est peut-être pas assez interdit les *excursus* et où il n'a pas su discerner ce qui n'avait d'importance que pour son Ordre de ce qui était d'un intérêt général. Mais c'est le cas de répéter l'adage : *Quod abundat, non vitiat*, et de souhaiter sincèrement à ce puissant ouvrage l'audience attentive des théologiens de toutes les écoles et des prêtres qui veulent réfléchir profondément sur la nature et le développement de la vie surnaturelle dans les âmes chrétiennes.

22. — Pour qui veut se renouveler dans la piété, à la fois doctrinale et pratique, à l'égard de la Sainte Vierge, il est difficile de trouver mieux que le récent volume du R. P. Bernadot [7]. Ce n'est pas une étude théologique exhaustive ; l'auteur veut simplement montrer « la place que tient Notre Dame dans notre vie spirituelle » et poser ainsi le fondement d'une dévotion *personnelle* envers Marie, dévotion dont il indique l'*esprit* plutôt qu'il n'en analyse les pratiques. La doctrine, qui est abondante et illustrée par des citations nombreuses et très variées, n'est proposée que pour éclairer ce point central : ce que Marie est et fait pour moi.

La réponse est que Marie donne à chacun de nous Jésus et sa grâce, qu'elle les fait croître en nous par les sacrements, par le mérite, par la prière, qu'elle défend notre vie spirituelle et nous conduit à la perfection réalisable ici-bas dans l'union progressive à Jésus et à la Trinité Sainte.

Les nombreux lecteurs de l'ouvrage si bienfaisant du même auteur : *De l'Eucharistie à la Trinité* [8] retrouveront ici la même sûreté de doctrine, la même onction filiale, et un profit spirituel équivalent.

22 *bis*. — L'étude magistrale du P. Philippe sur l'amitié [9] intéresse l'historien, le philosophe, le sociologue, le théologien et l'homme spirituel.

« L'homme a-t-il besoin des autres pour atteindre sa perfection ? » Telle est la question posée dans ce volume (p. 176). L'auteur veut y répondre par la doctrine de S. Thomas ; et son analyse tient compte de plus de 550 textes, dont l'un des *Index* donne la liste.

Le sens que S. Thomas, à la suite des philosophes grecs et latins, donne aux mots *amis* et *amitié* diffère singulièrement du sens de ces mêmes mots dans notre langue. Pour suivre dans tous ses méandres et dans toute sa richesse la pensée du Maître, le P. Ph. a eu raison d'adopter sa terminologie. Mais ce qu'il dit de l' « amitié » thomiste ne doit pas être appliqué à l'*amitié* telle que nous la concevons actuellement. Qui en douterait n'au-

[7] *Notre Dame dans ma vie*. — In-18 de 242 p., 5 f. — Paris, Editions du Cerf. 1938.

[8] *Ibid.*, 3 f. L'ouvrage a atteint son 130e mille.

[9] Paul Philippe, O. P., professeur à l'Angelicum. — *Le rôle de l'amitié dans la vie chrétienne selon S. Thomas d'Aquin*. — In-8 de 220 p., 20 lires. — Rome, *Angelicum* (Salità del Grillo), 1938.

rait qu'à relire, par exemple, la p. 132 : il y verrait que l'amitié au sens ancien englobe tout ce que nous appelons aujourd'hui le « politique » et le « social », que « seule la société politique est absolument *nécessaire* », que s' « il est *normal* que chacun soit en bonnes relations d'amitié avec ceux parmi lesquels il vit », cependant « quant aux amitiés intimes » (les seules qui portent aujourd'hui ce nom, remarquons-le bien), « il est bien évident qu'elles ne sont pas nécessaires : la similitude qu'elles supposent, la rencontre et la fusion de ces deux êtres ne se commandent pas, et la délicatesse, la constance et la perfection qu'elles exigent en font un bien rare ici-bas, un don gratuit du Seigneur. » Par de telles déclarations, toute interprétation équivoque est écartée.

La réponse à la question posée ci-dessus est donnée en ces termes (p. 180-184) :

« Dans l'ordre de la *génération* de sa perfection, l'homme est d'abord attiré par la bonté des choses et des gens, et, en les connaissant, en les aimant ainsi dans leur réalité de biens créés, participés de Dieu, il est conduit de plus en plus explicitement à connaître et à aimer Dieu. Mais comme il ne peut s'unir à Dieu en même temps qu'aux choses créées, il doit se *détacher* des créatures peu à peu, pour aimer Dieu et le contempler plus librement. Et à mesure que l'homme se perfectionne et tend plus *actuellement* à sa fin ultime dans l'ordre de perfection, il regarde de plus en plus les choses créées du point de vue de sa fin ultime et leur bonté intrinsèque *ex consequenti* seulement, *dans leur cause*, en Dieu. Et ainsi, à mesure qu'il se rapproche de Dieu, l'homme a moins besoin de l'aide des créatures et il s'en *détache* davantage ; le contemplatif a moins besoin de biens créés que celui qui vit en société encore imparfait, et cependant il les aime davantage, ces biens créés, et comme ils doivent être aimés, comme conduisant à Dieu, comme similitudes de Dieu, comme des reflets de la Bonté divine : il les aime comme Dieu les aime. Nous ne devons donc *désirer* avoir des amis, comme nous devons désirer tous les biens créés, que *dans la mesure* où il est nécessaire à notre perfection d'être aidé par eux et de nous donner à eux de vraie bienveillance et de réelle bienfaisance... Ainsi, *dans l'ordre de génération*, l'homme a besoin d'aimer d'autres êtres que Dieu, et particulièrement d'autres biens, même pour atteindre sa perfection, tandis que, *dans l'ordre de perfection*, l'homme *parfait*, le *contemplatif*, ici-bas, mais surtout au ciel, ne recherche pas d'amis, n'a besoin que de Dieu, ne serait pas moins parfait s'il était seul à contempler Dieu ; et cependant il aime ses amis mieux que les imparfaits, car il les aime en union avec Dieu et comme Dieu les aime... Dieu qui nous gouverne selon notre nature et qui nous meut vers notre perfection, nous fait naître dans les sociétés et nous fait rencontrer les êtres qui nous conviennent. *Nous n'allons donc qu'à Dieu seul, mais nous y allons tous ensemble.* »

Cette citation un peu longue a l'avantage de résumer, dans les termes mêmes employés par l'auteur, la doctrine du livre. Elle montre aussi que le volume, par son contenu comme par son style, ne doit pas être regardé comme un ouvrage de vulgarisation pour le grand public, mais comme un instrument de travail pour les savants spécialisés dans l'étude du thomisme et de la théologie spirituelle ; mais ceux-ci sauront en apprécier la haute valeur et la grande portée.

23. — En quoi consiste l'essence de la perfection chrétienne ici-bas ? Le P. DESNOYERS répond à cette question en se faisant le disciple de S. Thomas [10]. Il a tenu compte de tous les passages où le Docteur Angélique aborde cette question et il a construit sur ces données une synthèse doctrinale. On étudiera cette plaquette avec profit, même après avoir pris connaissance de la dissertation plus copieuse donnée par M. Fonck au *Dict. de Théol. Cath.* au mot *Perfection.* Et on pourra la compléter en lisant un court mais substantiel article [1] du P. Jean de Dieu, O. F. M., qui souligne ce qui reste d'imprécis dans certains aspects de la doctrine thomiste et ouvre, en se référant à S. Bonaventure, d'intéressantes perspectives sur une question corrélative, elle-même controversée depuis quelques années surtout, celle de l'*imperfection* [2].

VI. — SPIRITUALITÉ CARMÉLITAINE

24. — La R. Mère Marie du Saint-Sacrement achève la publication de sa traduction des œuvres de S. JEAN DE LA CROIX [3]. On trouvera dans ce dernier volume la rédaction B de la *Vive Flamme*, les poésies (texte espagnol et traduction rythmée en vers blancs), 26 lettres et les opuscules, avec un appendice contenant diverses pièces. Comme dans les tomes précédents, la traductrice a fait précéder chaque ouvrage d'une Introduction. Sans doute, comme nous l'avons fait remarquer, l'historien ou le théologien ne devront se contenter ni de cette traduction, ni de ces discussions critiques ; ils pourront toutefois s'aider de ce travail pour un premier contact avec les textes et pour se préparer à aborder des études plus techniques. Mais les fidèles et les âmes pieuses peuvent utiliser ces volumes, qui émanent d'une plume familiarisée avec la pensée et les formules du Saint, et qui est guidée par un cœur filialement dévoué aux grands fondateurs du Carmel Réformé.

25. — Les Carmélites de Clamart ont publié récemment une *Vie* de leur première Prieure, la Vén. MADELEINE DE ST-JOSEPH (cf. *Ami* 1936, p. 66-67). Elles nous offrent aujourd'hui des extraits de sa correspondance et quelques autres fragments qui, réunis ensemble, présentent les éléments essentiels d'un petit traité de l'oraison [4]. Le public fera bon accueil à cet opuscule, en attendant le volume annoncé qui doit contenir ce qui reste des *Œuvres* de la Vénérable.

26. — Le volume que le P. BRUNO DE JÉSUS-MARIE consacre à Madame Acarie [5] n'est pas une biographie complète, puisqu'il s'arrête au moment du veuvage de l'héroïne. Mais précisément l'intention de l'auteur est de montrer comment « Mademoiselle Acarie s'est sanctifiée entièrement dans le ma-

[10] Anthime DESNOYERS, O. M. I. — *L'essence de la perfection chrétienne selon S. Thomas d'Aquin.* — 50 p. gr. in-8, extrait de la *Revue de l'Université d'Ottawa.*
[1] *L'essence de la perfection chrétienne d'après S. Bonaventure et S. Thomas d'Aquin*, dans *Etudes Franciscaines* d'avril 1937, p. 129-146.
[2] Voir aussi les nos 6, 18.
[3] Tome IV : *La seconde « Vive Flamme d'amour ». Œuvres diverses.* — In-8 de 582 p., 30 f. — Paris, Librairie Saint-Paul. 1937.
[4] *L'oraison à l'école de la V. Madeleine de St-Joseph, Carmélite déchaussée (1578-1637).* — 48 p. in-18, 2 f. — En vente au monastère des Carmélites, à Clamart (Seine).
[5] *Madame Acarie, épouse et mystique.* — In-16 carré de 124 p., 12 f. — Paris, Desclée de Brouwer. 1937.

riage en les liens duquel elle vécut trente-deux ans, comme de montrer — et c'est grande nécessité — que la vie mystique n'est point ennemie de la vie conjugale ». Les lecteurs et surtout les lectrices auront soin toutefois de ne pas dépasser la pensée de l'auteur et de se souvenir que, suivant S. Paul et Notre-Seigneur lui-même, la voie des conseils, où l'on reste volontairement affranchi des obligations de la vie conjugale, rend *de soi* plus faciles l'exercice et la perfection de la vie spirituelle, et qu'au point de vue surnaturel *l'état* de virginité est supérieur à l'état de mariage : *melius facit,... beatior erit.* Quant aux personnes déjà engagées dans les liens du mariage ou qui, pour de bonnes raisons, sont décidées à s'y engager tout en gardant une haute estime et un grand désir de vie spirituelle intense, elles tireront grand profit de l'exemple qui leur est ici donné.

L'ouvrage mérite d'être signalé à un autre titre encore. Il est basé en effet sur une documentation presque entièrement inédite, renfermant une grande quantité de détails et de traits pittoresques, savoureux et parfaitement authentiques. L'auteur a puisé à pleines mains dans les dossiers du procès de béatification que détiennent les Carmélites de Pontoise et dans lesquels elles ont butiné pour lui. L'importance historique du livre est donc égale à son intérêt spirituel.

Cette esquisse, souhaitons-le, présage une biographie complète, que l'auteur ne nous fera pas trop attendre.

27-31. — Maintenant que la figure idéale de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus rayonne sur le monde entier, les auteurs se sentent attirés par elle, et les éditeurs recherchent de nouvelles biographies pour leurs collections. Nous avons sous les yeux en ce moment trois volumes de ce genre, l'un très bref [6], un autre assez développé pour constituer une vraie *Vie* [7], un troisième où la note poétique domine [8], tous trois, du reste, écrits dans un excellent esprit.

Dans des publications de ce genre on est toujours en présence de méthodes analogues. L'auteur *choisit*, dans la documentation qu'il possède, les passages et les traits qui *lui* semblent plus intéressants, et ce ne sont pas nécessairement les plus significatifs au point de vue spirituel ; il enchâsse ces textes et raconte ces faits dans des commentaires de sa façon [9], où l'on entend ordinairement beaucoup plus la résonance de l'âme de l'écrivain que le son pur émis par la charité de Thérèse. Il en résulte une copie très incomplète où le surnaturel est en majeure partie volatilisé au profit de l'humain : ce n'est plus le splendide portrait que Thérèse a tracé de son âme et de sa vraie vie de grâce dans ses écrits. Utiles pour faire pénétrer *un peu* du charme de la Sainte dans des milieux qui l'ignorent ou qui ne partagent pas nos croyances, ce genre d'écrits ne peut guère servir aux âmes qui cherchent la moelle substantielle. Celles-ci reviendront aux écrits mêmes de la Sainte et de ses sœurs, aux études des Pères Petitot et Martin, et à la biographie écrite par Mgr Laveille. Le charme ne sera pas moindre, mais l'interprétation sera plus authentique et le profit plus certain.

Signalons en particulier un opuscule récemment paru [10] et les études théologiques constituant le *Supplément* trimestriel des *Annales de Sainte Thérèse de Lisieux*. C'est dans ce Supplément qu'on trouvera les travaux les plus approfondis et les plus solides parus en ces dernières années sur la doctrine de la Sainte. Il serait à souhaiter que ces pages vraiment scientifiques prissent une indépendance plus grande par rapport aux *Annales*, simple revue illustrée pour la foule, et qu'à leurs grandes études sereines elles joignissent un bulletin critique qui permît de connaître la pensée de Lisieux sur les innombrables publications dont la Sainte est devenue l'objet.

Ce bulletin critique ferait sans doute bon accueil à un récent ouvrage où nous lisons :

« On peut, à la vérité, arriver à l'union avec Dieu par d'autres chemins que le chemin virginal de Marie ; mais ce sera par beaucoup plus de croix et de morts étranges, et avec beaucoup plus de difficultés que nous ne vaincrons que très péniblement. Il faudra passer par des nuits obscures, par des combats, des agonies terribles, par dessus des montagnes escarpées, par dessus des épines très piquantes et par des déserts affreux. Mais par le chemin de Marie, on passe plus doucement et plus tranquillement. On y trouve encore, à la vérité, de rudes combats à livrer et de grandes difficultés à vaincre ; mais cette bonne Mère et Maîtresse se rend si proche et si présente à ses fidèles serviteurs pour les éclairer dans leurs ténèbres et dans leurs doutes, pour les affermir dans leurs craintes, pour les soutenir dans leurs combats et leurs difficultés, qu'en vérité ce chemin virginal pour trouver Jésus-Christ est un chemin de roses et de miel, comparé aux autres chemins. »

Ces paroles du B. Grignion de Montfort [11] se trouvent dans un mince mais substantiel volume qu'un des fils du Bienheureux consacre à la louange de la Sainte et à l'explication de sa doctrine [1]. Cette citation est topique. Le déroulement calme, heureux, joyeux, de la vie surnaturelle de sainte Thérèse, même quand elle traverse les plus rudes épreuves, est caractéristique de sa « petite voie » et semble ne pas cadrer parfaitement avec certaines descriptions, de S. Jean de la Croix notamment, qui sont à juste titre devenues classiques. Et jadis certains auteurs, même parmi les Carmes, en tiraient cette conclusion que la Sainte de Lisieux n'était pas entrée dans la vie mystique (cf. *Ami*

[6] *L'Evangile de Lisieux*, par Renée Zeller. — In-8 de 48 p., 2 f. 25. (Collection « Directives »). — Paris, Flammarion. 1937. — Pas d'*Imprimatur*.

[7] Blanche Morteveille. — *Une parole de Dieu : Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*. — In-12 de 256 p., 7 f. 50. — Paris, Spes. 1937.

[8] *Celle que tout le monde aime : Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, par Jacques Christophe. — In-12 de 210 p., 6 f. (Collection « Idéalistes et Animateurs »). — Paris, Bonne Presse. 1936.

[9] L'exactitude même matérielle n'est pas toujours respectée. Le second volume cité plus haut suppose, p. 108, qu'en allant de Paris à Bâle, Thérèse traversa les départements qui furent les champs de bataille et de dévastation de la Grande Guerre...

[10] *La petite voie d'enfance spirituelle suivie par sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et exaltée par la Sainte Eglise.* — 36 p. in-18. — En vente (comme ceux des auteurs mentionnés en dernier lieu) à l'*Office Central* de Lisieux (Calvados), ainsi que les *Annales*.

[11] *Traité de la Vraie Dévotion à la T. S. Vierge*, n. 152.

[1] Abbé Alphonse David. — *Le Rosaire de Sainte Thérèse de Lisieux*. — In-12 de 93 p., 4 f. — Paris, Gallimard. 1937.

1926, p. 300 et ss.). Les réflexions du B. Grignion de M. sur le caractère propre au « chemin virginal de Marie » qui est « un chemin de roses et de miel, comparé aux autres chemins », éclairent d'une lumière toute particulière la « petite voie » suivie et prêchée par sainte Thérèse et donnent, au moins partiellement, une explication exacte et profonde du fameux « sourire » de la Sainte. Il fallait une âme mariale pour faire ce rapprochement de textes si réellement fécond. Nous laissons au lecteur le plaisir d'aller lui-même butiner, dans cette brochure, le miel savoureux que distillent les « roses blanches, rouges et vermeilles » écloses dans les parterres fleuris de la Sainte et rassemblées en bouquets par M. David, et contempler longuement les « trois images » dans lesquelles il a crayonné trois aspects ou plutôt trois expressions du visage si attachant de la Vierge de Lisieux.

C'est aussi sous le patronage de sainte Thérèse et de sa « voie d'enfance spirituelle » que se place le nouveau volume du P. Bruno de Jésus-Marie [2].

Cet ouvrage est une très originale contribution à la formation religieuse des petits enfants : originale, parce que, s'inspirant de l'exemple et de l'esprit de sainte Thérèse, l'auteur s'applique à montrer que l'âme des petits *peut* s'ouvrir très vite à la vraie vie mystique et sainte ; originale, parce que l'auteur apporte à l'appui de ses vues des exemples vécus, contemporains et inédits ; originale enfin par la manière personnelle dont nous sont exposées les choses mêmes que nous croyions déjà connaître. Les éducateurs des deux sexes devront lire, méditer, pratiquer ces agréables et utiles leçons.

32. — Le n° d'octobre 1937 des *Etudes Carmélitaines* [3] contient une série de travaux, signés de 20 auteurs différents, et relatifs à la sécheresse et à la « nuit du sens » dont parle S. Jean de la Croix. Tel était le thème, en effet, des *Journées de psychologie religieuse* (21-23 juillet 1937), qui réunirent pour la troisième fois à Avon-Fontainebleau des représentants hautement qualifiés des sciences médicales et psychologiques avec des théologiens s'occupant de mystique, venus de France ou de l'étranger. L'esprit catholique qui inspire et domine ces réunions est garanti par une bénédiction spéciale donnée par le Souverain Pontife. La haute valeur des travaux discutés en séance, publiés ensuite, parfois avec des retouches, dans les *Et. Carm.*, a donné à cette Revue une réputation et une influence qui ne font que croître parmi les incrédules comme parmi les fidèles et les théologiens.

Ces derniers gagneront beaucoup en écoutant les analyses données par les médecins, les psychiâtres, les écrivains, d'états d'âme psychologiquement analogues aux aridités et aux nuits dont souffrent les mystiques. Ils écouteront aussi les confidences sur le même sujet qui nous viennent des religions dissidentes : bouddhisme, mahométisme, protestantisme, églises orthodoxes. Ils s'attacheront à l'étude approfondie des méandres psychologiques à travers lesquels se manifeste la pensée de S. Jean de la Croix sur la nuit des sens (P. Louis de la Trinité, C. D.), aux notes plus brèves sur le même sujet d'après le P. de Clorivière (P. Olphe-Gaillard, S. J.) ; et ils liront avec plus de profit encore que de curiosité les témoignages anonymes de personnes actuellement vivantes, dont le P. Bruno de J.-M., C. D., se fait le rapporteur et se constitue le garant, au sujet des formes que prennent de nos jours les épreuves mystiques dans des âmes qui semblent authentiquement contemplatives et qui ne vivent pas toutes dans des cloîtres.

33. — Une nouvelle revue, *Spiritualité Carmélitaine* (paraissant 3 fois par an ; Belgique, 12 f. ; autres pays, 15 f. ; 46, avenue de la Toison-d'Or, Bruxelles), vient d'être lancée sous la direction du P. Etienne de Ste-Marie, C. D. Elle publiera des articles de doctrine, d'hagiographie, d'histoire de l'Ordre, en les groupant de manière que chaque fascicule traite d'un même sujet sous des aspects divers. Nous avons sous les yeux le premier n°, un fascicule de 70 p. in-8 carré, qui a pour sujet et pour titre *Physionomie du Carmel* et qui semble bien être un instrument de haute vulgarisation et de pénétration dans les milieux dont la piété sympathise avec l'esprit du Carmel. Nous reviendrons, s'il y a lieu, sur cette publication quand on pourra juger non seulement de ses prémices, qui sont excellentes, mais de ses réalisations effectives [4].

VII. — Spiritualité ignacienne

34. — Le P. Maréchal nous explique dans une préface pourquoi c'est seulement en 1937 qu'il a pu donner une suite à un ouvrage dont la 1re partie remonte à 1924, et pourquoi le livre qu'il nous présente [5] contient des travaux achevés depuis plusieurs années déjà, dont une partie seulement est inédite : la maladie porte la responsabilité principale de ce retard.

Docteur ès-sciences et professeur, l'auteur aborde les questions mystiques par leur côté psychologique et historique plutôt que par leur côté théologique et doctrinal. Ce dernier aspect ne lui échappe cependant pas, et même c'est par là qu'en 1914 il avait étudié tout d'abord ces problèmes difficiles en publiant un article sur l'*Intuition de Dieu dans la Mystique chrétienne*. Il reproduit cet article dans le présent volume, et l'accompagne de onze études ou notes sur le même sujet.

La *thèse* (le mot est fréquemment employé par l'auteur) soutenue est celle-ci : dans les états mystiques tout à fait supérieurs, il y aurait une *intuition* directe et immédiate de l'essence divine, analogue à la vision béatifique sans cependant se confondre avec elle. Les affirmations réitérées des grands mystiques de tous les temps nous obligeraient à maintenir à leurs affirmations cette valeur absolue, malgré les théologiens qui donnent de ce lyrisme mystique une traduction technique atténuée. Le P. M. a bien senti la valeur de l'objection capitale qui est faite à son interprétation littéraliste des affirmations des mystiques : c'est

[2] *L'enfant et la « voie d'enfance »*. — In-12 de 210 p., 10 f. — Paris, Desclée de Brouwer. 1936.

[3] *Illuminations et Sécheresses*, in-8 de 301 p., 20 f. le n° (Paris, Desclée de Brouwer).

[4] Voir aussi n° 4.

[5] *Etudes sur la psychologie des Mystiques*, par Joseph Maréchal, S. J. — Tome II. — In-8 de 556 p., 50 f. — Paris, Desclée de Brouwer. 1937.

qu'entre son « intuition de Dieu » et la « vision béatifique » les théologiens se sentent incapables d'indiquer une différence réelle, et que pourtant nul ne peut songer à attribuer la vision béatifique, devenue un état habituel, à d'autres qu'au Christ pendant la vie d'ici-bas. Et il écrit ces lignes, qui précisent bien la difficulté :

« On ne peut se dissimuler que la théorie d'une « vision de Dieu » immédiate, mais non strictement béatifique, n'a point encore trouvé d'expression théologique satisfaisante. Entre cette vision imparfaite, transitoire, et la véritable vision béatifique, il semble qu'au vœu de la tradition, la différence devrait être autre chose qu'un pur degré d'intensité. Mais ce caractère différentiel, où le chercher ? Le suivant existe, en tous cas, et même est concédé par tout le monde : la vision béatifique doit être *saturante*, la vision terrestre, même directe, ne l'est pas et ne peut l'être... La vision mystique de Dieu, à supposer qu'elle soit directe [ce qui est l'opinion du P. M.], devrait être dite assurément « transitoire et d'intensité faible », mais de plus incomplètement prenante, « voilée » donc en quelque façon et non béatifique au sens technique du mot. Cette note différentielle, assez grosse de conséquences pour qu'on ne la puisse taxer d'échappatoire futile, donnerait-elle satisfaction aux légitimes exigences de la théologie ? Personnellement, j'incline à le croire ; je reconnais d'ailleurs que beaucoup de représentants de la « science sacrée » sont d'un autre avis. » (P. 46-47).

La raison donnée par ces adversaires du P. M. est qu'ils regardent comme contradictoire dans les termes une *vision-immédiate-directe surnaturelle* de l'Etre souverainement intelligible et simple de Dieu, qui serait en même temps quelque chose de « voilé », de « faiblement intense », de non-béatifiant ou non- « saturant ».

Même ceux qui n'acquiescent pas à la thèse du P. M. lui seront reconnaissants d'avoir consacré la majeure partie de son nouveau volume à multiplier les citations et à donner une exégèse approfondie des textes qui lui semblent appuyer son opinion.

Le reste du volume (trois « essais ») formule avec moins d'ampleur d'autres vues sur un point qui est, lui aussi, sujet à quelque controverse : la possibilité et la méthode d'une *mystique comparée, envisagée* comme science *positive* et réduisant au seul plan des phénomènes *psychologiquement* observables les expériences mystiques — ou soi-disant telles, — tant du catholicisme que des sectes dissidentes et même du néoplatonisme païen, du mahométisme et du bouddhisme. Cette partie des études du P. M. donnerait à nos confrères une première idée des conditions dans lesquelles se présentent les données historiques, et même les données doctrinales de ce second problème qui reste d'actualité depuis la guerre, et en particulier depuis les études de M. Massignon sur les mystiques de l'Islam.

35. — L'ouvrage du P. Schilgen sur les *Exercices* de S. Ignace [6] ne manque pas d'originalité. Il n'en donne pas un commentaire suivi, mais il cherche à en dégager l'idée dominante et à tout interpréter par rapport à elle. Cette pensée directrice, il l'a trouvée dans ses lectures et ses réflexions personnelles sur le « Fondement » et l'exprime ainsi (p. XII) : « Sur cette terre, du côté de l'homme, le but [de l'existence] est atteint dans la glorification de Dieu par *le sacrifice qui est le don de soi-même à Dieu.* » Dans la suite du livre, l'ensemble et les détails des *Exercices* sont interprétés et expliqués à la lumière de cette notion du sacrifice glorifiant Dieu.

On s'étonne que des traducteurs français aient laissé échapper de leur plume des expressions, voisines de l'allemand, qui sonnent mal en notre langue (voir le titre courant des p. 74-92 : « consolidation du fondement »). On s'étonne davantage que des théologiens aient écrit sans explication que Jésus sur la Croix « ne jouit plus de la vision béatifique de Dieu » (p. 415), alors surtout que le texte allemand (p. 212), plus nuancé, ne dit pas cela.

36. — Le P. Lindworsky, S. J., aborde en psychologue un certain nombre de problèmes importants pour la vie spirituelle [7]. Il part de cette idée juste : les richesses de la grâce sanctifiante avec son cortège de vertus infuses et l'abondance des grâces actuelles ne peuvent produire un résultat pleinement efficace que dans une âme dont l'activité naturelle est bien ordonnée : ainsi la santé du corps conditionne le travail de l'esprit. La psychologie a donc son mot à dire au directeur de conscience et à l'âme qui aspire à la perfection. Ce point de vue est exact, avons-nous dit, à condition pourtant de se souvenir que, dans une âme droite, la grâce *perfectionne* la nature, la redresse, l'unifie, la fortifie et accomplit sur un plan supérieur, avec plus de rapidité et de succès, tout ce que peut souhaiter le psychologue, même avant que l'instinct surnaturel des dons du Saint-Esprit n'ait saisi les commandes psychologiques. Mais comme l'auteur parle surtout pour les commençants, comme il ne nie rien des aspects surnaturels de cette vie intérieure dont il démonte le mécanisme psychologique, et comme sa compétence est réelle, il mérite d'être entendu.

Or, selon lui, l'âme ne sera en bonne situation psychologique pour le travail de sa perfection surnaturelle que si elle réussit à se simplifier et s'unifier. Cette simplification doit se faire autour de la *vocation particulière, personnelle et concrète* de chacun : « Tout, idéal, voie et élan, doit être tiré de la vocation » (p. 110). C'est là le critère qui doit permettre, en toute circonstance, de reconnaître quelle est la volonté de Dieu et quel est le moyen de procurer sa plus grande gloire. Le P. L. développe cette idée en s'inspirant des *Exercices* et en utilisant les vues les plus récentes de la psychologie descriptive contemporaine.

On regrette seulement de se trouver en présence d'un essai plutôt que d'un ouvrage pleinement mûri ; la vraie pensée de l'auteur est parfois difficile à saisir sur certains points, et ce manque de clarté rend impossible la critique, par exemple au sujet des *habitus* dont l'auteur dit beaucoup de

[6] *A l'école de S. Ignace de Loyola. La pensée directrice des « Exercices »*, par Hardy Schilgen, S. J. Traduction par l'abbé Mazoyer avec le concours de Pères de la Compagnie de Jésus. — In-8 de 550 p., 22 f. — Paris, Lethielleux. 1936. — Sur l'édition allemande, cf. *Ami* 1936, p. 59.

[7] *Psychologie de l'ascèse.* Traduit de l'allemand par Albert Desguigues. — In-8 de 120 p., 12 f. — Paris et Colmar, Editions Alsatia. 1937.

mal sans qu'on puisse savoir au juste, même en relisant ses phrases trop imprécises, ce qu'il entend réellement désigner en employant ce mot.

37. — A l'occasion du cinquantième anniversaire de sa profession religieuse, le P. Louis Peeters, S. J., a écrit un nouveau volume [8] qu'il destine aux « jeunes » : religieux, séminaristes, prêtres, adhérents et adhérentes des mouvements de jeunesse de l'Action Catholique. En réalité, le fond en est constitué par les avis que l'auteur, longtemps appliqué à la formation religieuse des Jésuites, croit utile de grouper ici et de proposer à tous, mais qui conservent très visiblé l'empreinte reçue du fait de leur première destination.

Tout en se gardant d'étouffer l'enthousiasme et de briser l'élan propres à la jeunesse, le P. Peeters insiste principalement sur la formation indispensable au futur apôtre. En spiritualité, en apostolat, comme en science, il n'y a de vrais progrès possibles que pour ceux qui se sont assimilé les acquisitions du passé : de là le sous-titre : « *Tradition et Progrès* ».

La doctrine spirituelle est celle d'un fils de S. Ignace. On constate même, tout en l'expliquant par les besoins spéciaux des lecteurs visés, une insistance marquée sur l'aspect ascétique de la vie spirituelle. Et c'est bien ainsi. Mais l'auteur nous paraît un peu trop enclin à jeter le discrédit sur d'autres méthodes, en particulier sur une qui se rattacherait au nom de S. François de Sales et une autre à celui de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ; et ceci est moins louable. Car enfin, si l'expérience du P. P. lui a montré des âmes énervées par ces formes de spiritualité, comment ne craint-il pas que d'autres directeurs lui citent des âmes que la méthode ignacienne a brisées et découragées (voir ci-dessous, n° 49) ? Il répondra que dans ce cas la formation ignacienne a été mal entendue et mal appliquée. Et c'est juste ; mais c'est précisément la réponse que sont pleinement en droit de lui faire les tenants d'une spiritualité qui n'est pas la sienne. Que chacun suive sa voie, en se gardant des précipices qui lui sont propres, et tous arriveront au but : telle est la règle d'or qui a son application en spiritualité comme en bien d'autres terrains. La doctrine *positive* présentée par le P. P. est donc excellente ; mais sa polémique, ou plus exactement (car il ne discute pas) ses jugements sur d'autres doctrines sont excessifs.

Ce n'est pas qu'il manque de compréhension. Il a un sens très aigu de la complexité de la plupart des questions qu'il traite, si aigu que cela devient un défaut. Presque toutes les affirmations essentielles de son livre (surtout dans la première moitié) sont enveloppées et noyées dans des correctifs, des explications, des « sans doute », des « mais », dans le maquis desquels il est très difficile de se reconnaître. Nous avons remarqué des passages de quelques lignes ainsi englués, non seulement dans des incidentes ou des phrases, mais dans des paragraphes et même des pages. Il en résulte une lourdeur dans la marche de la pensée qui fatigue l'attention : nous sommes loin alors de ce style direct qui plaît tant aux jeunes.

Et cependant, cet ouvrage est, pour l'ensemble de sa doctrine, tout à fait à recommander, particulièrement pour une retraite, et surtout aux jeunes gens dont la vie spirituelle est déjà sérieusement développée dans les cadres de la méthode ignacienne. S'ils doivent faire effort pour saisir parfois la pensée exacte de l'auteur, ils en seront récompensés ; et ils remarqueront à peine les particularités doctrinales qu'un recenseur, parlant avant tout à ses confrères dans le sacerdoce, a le devoir de signaler.

38. — Avec la publication du tome IV, le manuel de méditations du P. Gossellin, S. J., parvient à son achèvement [9]. En même temps paraît une 2e édition, modifiée et augmentée, du tome II. Le succès a donc consacré cet ouvrage, que l'*Ami* a présenté en détail en 1936, p. 59-60. Les prêtres, les religieux et les fidèles auront désormais un manuel bien traditionnel, puisqu'il utilise Du Pont, adapté aux besoins des âmes modernes, se prêtant aux exigences de ceux qui consacrent une heure à l'oraison, comme de ceux qui ne lui donnent qu'une demi-heure, et correspondant en gros aux quatre parties de l'année liturgique entre lesquelles se distribue le bréviaire. Le tome I (proposé pour le Carême) traite des grandes vérités : Dieu, la grâce, le péché, les fins dernières. Le tome II (de l'Avent au Carême) parle de Notre-Dame, de l'Incarnation, de la sainte Enfance. Le tome III (temps après la Pentecôte) suit Jésus dans sa vie publique. Le tome IV enfin (sans autre indication pour le temps liturgique où il convient de l'utiliser) a pour sujet la Passion et la Résurrection [10].

(A suivre).

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

Gaëtan Bernoville. — **La Société des Auxiliatrices des Ames du Purgatoire.** (Vol. XXV de la collection « Les Grands Ordres monastiques et Instituts religieux »). — In-16 de 248 p., 18 f. — Paris, Grasset.

Par une belle journée de l'été 1833, un groupe de petites filles s'amusaient à poursuivre des papillons dans un jardin de Loos-lez-Lille. Soudain l'une d'elles s'arrête, comme figée sur place : « Savez-vous à quoi je pense ? dit-elle à ses compagnes. Si l'une d'entre nous était dans une prison de feu et qu'il nous fût possible de l'en faire sortir, en disant un mot, comme nous le ferions vite, n'est-ce pas ?... Voilà pourtant ce qu'est le Purgatoire ; les âmes sont dans une prison de feu, mais le bon Dieu qui les tient enfermées, ne demande qu'une prière pour leur ouvrir; et cette prière nous ne la disons pas ! »

M. Gaëtan Bernoville, qui rapporte cette anecdote, se garde bien de la charger de certitudes ou même de présages dont la petite enfance est incapable. Il est permis néanmoins de constater avec lui que la pensée de Dieu s'est alors imposée à la jeune Eugénie Smet,

[8] *Futurs Apôtres. Tradition et progrès.* — In-12 de 294 p., 20 f. — Paris, Desclée de Brouwer. 1937.

[9] *Sujets d'oraison pour tous les jours de l'année.* — Tome IV : *Passion et Résurrection ; Ascension et Pentecôte.* — In-16 de 370 p., 12 f. — Toulouse, Apostolat de la Prière. 1937.

[10] Voir aussi les nos 1, 2, 49, 52.

sous la forme précise où elle capta plus tard son destin.

La future fondatrice des Auxiliatrices du Purgatoire naquit à Lille le 25 mars 1825, dans une famille de haute bourgeoisie. L'un de ses oncles fut conseiller général du Nord et maire de Lille. L'auteur prend soin de « marquer sur quelle belle ente humaine se greffa cette fleur surnaturelle et tout ce que doit Eugénie Smet à une telle ascendance. » Il la montre dans le cadre d'une maison de campagne à Loos, fraîche, spontanée et d'une piété alliée à un grand amour du nid familial. Au couvent tout proche du Sacré-Cœur de Lille, où elle entre comme pensionnaire à onze ans, s'affermissent de plus en plus les deux traits marquants de sa vie intérieure : abandon complet à la Providence, souci constant du soulagement des âmes du Purgatoire. A 18 ans elle rentre à la maison paternelle qui reprend sur elle tout son charme. Treize années durant, elle y mènera la vie d'une jeune fille de la bonne bourgeoisie moyennement aisée. La voix de Dieu se fait entendre très tôt, mais les premiers conducteurs de son âme ne semblent pas avoir l'intuition de la mission spéciale à laquelle elle est appelée. Les œuvres de charité absorbent l'apostolat de la jeune fille, et l'Œuvre de la Sainte-Enfance prend le meilleur de son activité extérieure. Mais bien vite elle se sent conduite d'une façon un peu exceptionnelle par la Providence, à qui d'ailleurs elle n'hésite pas à demander des « signes » avec une audace toute surnaturelle.

Peu à peu son élan intérieur de toujours prend corps en une volonté précise : fonder une association de prières et de sacrifices pour les Ames du Purgatoire. La rencontre d'une âme sœur, Mlle Eugénie Lardin, l'amène à Paris, sous la direction de l'abbé Largentier, vicaire à Saint-Merri et qui a conçu un projet parallèle au sien. Les débuts de la fondation à Paris furent très durs : difficultés matérielles, difficultés spirituelles. Les secondes ne furent pas les moindres, semble-t-il ; on en trouvera l'énumération sous la plume diligente de M. Bernoville. Tout n'alla pas tout seul soit dans les relations avec l'abbé Largentier, qui dut abandonner le soin de la communauté naissante, soit dans la direction spirituelle du P. Basuiau, à qui revient l'honneur d'avoir formé les Auxiliatrices et la fondatrice elle-même aux règles et conditions de vie communautaire, et de les avoir pourvues des admirables Constitutions et Règles de la Compagnie de Jésus. Ce dernier n'a-t-il pas avoué un jour, plaisamment, qu'il avait été « le Père Eteignoir » pour celle qui était devenue la Mère Marie de la Providence ? Il l'aida néanmoins à se découvrir, mais c'est au P. Olivaint qu'il appartiendra de la libérer par en haut, et de lui permettre de s'accomplir. A la jeune Société il apporta une attention de plus en plus poussée, qui devint bientôt appui chaleureux. Il eut le discernement sûr et rapide de la vocation particulière de la Mère Marie de la Providence et il la poussa dans le sens d'une vocation qu'il a contribué plus que quiconque à dégager et à préciser aux yeux mêmes de la Fondatrice. Ces deux âmes héroïques, et qui devaient, à quelques mois de distance, subir le martyre chacun à leur façon, étaient bien faites pour se comprendre. Mère de la Providence fut atteinte très tôt d'un mal qui ne pardonne pas : un cancer qui, par huit foyers, lui dévorait le sein. Le grand apprentissage de la souffrance, elle l'avait commencé à son arrivée à Paris en 1856, rue Saint-Martin. Et depuis lors, dans la nouvelle résidence de la rue de la Barouillère, « s'est poursuivi et se poursuivra sans cesse, intense et d'année en année accéléré, le chant parallèle du succès et de l'épreuve. » L'œuvre pour laquelle la Mère de la Providence était désignée depuis sa plus tendre enfance grandira, prospérera avec une rapidité qui la classe parmi les plus promptes des grandes réussites spirituelles. Elle peut déjà essaimer : bientôt une maison se fonde à Nantes et, répondant à l'appel de Mgr Languillat, vicaire apostolique du Kiang-Nan, deux religieuses prendront le chemin de la Chine, le 16 octobre 1867. C'est la date de la naissance d'une nouvelle mission.

L'œuvre ainsi solidement fondée, la fondatrice peut disparaître, et je ne sais rien de plus émouvant que le récit de sa mort ; il situe le P. Olivaint et la Mère de la Providence « sur ces sommets où le commun des hommes ne peut les atteindre que par l'admiration. »

Dans une deuxième partie, l'auteur expose les Constitutions de l'Institut, qui sont celles mêmes des Jésuites. Il souligne cependant avec force que la volonté de la fondatrice n'a pas été « à proprement parler et directement de créer dans le monde religieux une simple réplique des constitutions de la Compagnie, mais d'assurer le renfort de constitutions admirables à une pensée qui était bien d'elle, à la vocation inédite à laquelle elle se sentait appelée par Dieu. » La vocation propre des Auxiliatrices est ainsi définie par l'article 2 des Constitutions : « La fin de cette Société est non seulement de s'appliquer à son propre salut,... mais de s'employer aussi de toutes ses forces, avec le secours de la grâce divine, au soulagement et à la délivrance des Ames du Purgatoire, notamment par les œuvres de miséricorde envers les pauvres pour la plus grande gloire de Dieu. » Ainsi l'axe de la vie intérieure des Auxiliatrices, c'est le dogme du Purgatoire. Leur mission capitale consiste à restaurer pour leur part ou à remettre au point dans le monde contemporain la notion perdue, diminuée ou altérée, du Purgatoire. M. Bernoville en rappelle l'importance en des pages animées et rigoureusement orthodoxes qui lui font le plus grand honneur. L'originalité de la Société, c'est d'avoir été la première, dans l'Eglise, à appliquer tous les mérites d'une vie aussi contemplative qu'active au profit de l'Eglise souffrante. L'oblation totale des Auxiliatrices s'exprime dans cette prière quotidienne : « O Marie, Mère de miséricorde, je fais entre vos mains, en faveur des saintes âmes du Purgatoire, l'entier abandon de mes œuvres satisfactoires pendant ma vie — et des suffrages qui me seront appliqués après ma mort — et ne me réserve que la compassion de votre Cœur maternel. »

Les Constitutions attachent aussi le plus grand prix à la formation des Auxiliatrices. Nulle religieuse, écrit l'auteur, n'est moins « bonne sœur » qu'une Auxiliatrice. Et il nous fournit lui-même toutes les précisions sur le recrutement, l'organisation, la vie quotidienne, l'horaire et jusque sur le costume des religieuses (p. 129-141). Qu'il nous suffise de noter seulement la longueur exceptionnelle et le sérieux de leur apprentissage de la vie religieuse : six mois de Postulat, au minimum, deux ans de Noviciat, six ans d'Aspirat ou de préparation aux œuvres, cela représente huit ans et demi, le plus souvent neuf ans, avant qu'une religieuse soit admise à la profession des vœux perpétuels.

Si l'on ajoute à cette longue probation le « Vœu héroïque » qui exprime, à son sommet, toute la spiritualité des Auxiliatrices, on comprend mieux de quel esprit d'abnégation totale sont pénétrées leurs œuvres. Œuvres multiples et multiformes d'un pays à l'autre et à l'intérieur d'un même pays. Où qu'elles aillent et quoi qu'elles fassent, — œuvre des malades, œuvre des Dames associées, apostolat individuel, — c'est pour le soulagement et la délivrance des âmes du Purgatoire. Elles témoignent d'une étonnante faculté d'adaptation intelligente. Leur action dans Paris est fort étendue. En dehors de la rue de la Barouillère, deux foyers rayonnent : celui de Montmartre, rue Antoinette, à l'apostolat tout spécial, et celui de la rue Jean-Goujon, bâti en partie sur l'emplacement du Bazar de la Charité. Elles secondent aussi le clergé paroissial à Plaisance et dans la banlieue rouge : à Kremlin-Bicêtre, à Billancourt ; elles entretiennent une colonie de vacances à Bailly. Hors Paris, elles comptent de nombreux « relais » : à Lille ; à Bruxelles et à Gand ; à Amsterdam et à Nimègue ; à Londres, où elles ont essaimé dès 1873 et où la conversion des

protestants est leur grande affaire, à Glascow ; en Espagne, à Saint-Sébastien, où elles sont restées sur place, malgré les horreurs de la guerre civile ; à Lucerne, où elles ont créé des « récollections de montagne » ; aux Etats-Unis, où elles se livrent à l'apostolat des Noirs ; à Rome enfin, où l'auteur est allé les visiter...

Un chapitre sur les Missions des Auxiliatrices termine l'ouvrage ; c'est notamment l'histoire, saisissante dans son résumé, de l'admirable fondation de Sen Mou Yeu, véritable cité chrétienne, d'une audacieuse conception, édifiée aux portes de Shanghaï. Elles y ont créé une sorte de filiale, les Présentandines, toutes chinoises, et qui atteignaient le chiffre de 249 en 1935.

Ce livre, en nous décrivant la vie intense de « ces équipes apostoliques, campées aux points névralgiques du monde moderne, » témoigne une fois de plus de la sainteté de l'Eglise et de l'étonnante variété de son action.

Edouard HERRIOT. — **Lyon n'est plus.** — Tome I : *Jacobins et Modérés.* — Un vol. in-16 de 405 p., 20 f. — Paris, Hachette. 1937.

Le grand diplomate Jules Cambon aimait à répéter que l'histoire politique devrait toujours être écrite par un homme ayant pris part aux grandes affaires d'Etat ou approché de très près les personnages chargés des plus hautes fonctions. C'est sans doute dans le même sens que S. Thomas d'Aquin, ayant trouvé S. Bonaventure occupé à écrire la vie de S. François d'Assise, aurait dit : « Laissons un saint écrire la vie d'un saint ! » Il est sûr que l'histoire militaire gagne à être écrite par un soldat, l'histoire du sentiment religieux par un théologien, l'histoire des idées par un philosophe. En ce sens, nous devons nous réjouir sans réserve d'avoir une *Histoire de Lyon sous la Révolution,* du 21 septembre 1792 au 2 février 1798, écrite par un homme d'Etat, qui est maire de Lyon depuis trente ans. Non seulement il a été à même d'atteindre une foule de documents inédits, d'en faire une collection personnelle d'une grande richesse, non seulement il a pu susciter les concours érudits qui lui étaient utiles, mais encore il sait mieux qu'un autre de quoi il parle, il connaît les problèmes qui se posent dans la gestion des intérêts d'une grande cité, il pénètre les dessous de l'histoire des partis ou des influences opposées.

De fait, M. Herriot a réussi à nous donner une histoire pleine de vie et d'intérêt, où le Lyon de l'époque révolutionnaire est ressuscité de la façon la plus exacte, la plus complète, la plus palpitante.

Et son histoire de Lyon déborde nettement le cadre de la cité. Elle jette des lueurs très vives sur celle de la Révolution en général et permet d'en mieux comprendre la marche et les dramatiques péripéties.

On louera sans réserve dans ce livre, qui s'arrête au 29 mai 1793, d'une part la documentation à la fois abondante, souvent neuve, toujours précise et sûre, d'autre part la parfaite impartialité, cette qualité maîtresse de l'historien digne de ce nom.

Si nous pouvions nous permettre une seule critique, ce serait peut-être l'excès même de l'information. Le lecteur est un peu noyé dans la masse des personnages successivement introduits, et sur lesquels, avec une aisance incroyable, l'auteur donne toutes sortes de détails. Ils sont trop, songe-t-on ; on perd pied ; on préférerait qu'autour des protagonistes bien campés et mis en vedette, les épigones reçoivent moins de relief. Mais ce petit reproche, si reproche il y a, n'est en somme qu'un éloge de plus. C'est comme si on critiquait chez un homme l'excès de santé ! Et puis, M. Herriot n'a-t-il pas eu raison de nous donner l'impression de cette sorte de cohue ? Le propre des mouvements révolutionnaires est justement de se faire avec la coopération incessante de la masse anonyme, et avec le concours d'une grande quantité d'hommes de second plan. Ce Lyon de 1792-1793 est véritablement grouillant sous la plume de M. Herriot ; celui-ci en connaît tous les aspects, presque tous les citoyens, au moins tous ceux qui ont compté alors.

Qu'il nous soit permis d'épingler ici deux modestes précisions. — Page 67, il parle du chimiste anglais Priestley, élu à la Convention dans la région lyonnaise, mais qui refusa de siéger. Et il dit de lui : « Pasteur, mais d'une Eglise dissidente... » Priestley était *unitarien,* c'est-à-dire d'une secte qui niait le dogme de la Trinité. Il avait organisé à Birmingham, pour le 14 juillet 1791, un banquet de 80 couverts ; il fut assailli, lui et ses amis, par une émeute où se traduisait le sentiment hostile à notre Révolution, en Angleterre. — Page 188, M. Herriot cite le « prêtre bressan Charles Démia ». L'*Ami* a signalé en son temps la brochure de M. le chanoine Rynois sur ce prêtre de si grand mérite. Dans cette brochure la date de la naissance de ce créateur de l'école primaire en France était établie pour la première fois.

On dit qu'on ne prête qu'aux riches. Ajouter de si petites choses à l'ouvrage de M. Herriot, c'est en indiquer la richesse.

Claude LENOIR, Diplômé d'Etudes supérieures de philosophie, aumônier du groupe du Collège Stanislas (Paris). — **Le Scoutisme français.** Préface du R. P. FORESTIER, aumônier général des Scouts de France, et lettre de M. HUBERT S. MARTIN, directeur du Bureau International de Scoutisme de Londres. — Un vol. in-8 de 264 p., avec 7 cartes et graphiques, 25 f. — Paris, Payot.

L'auteur rappelle, dans une brève introduction, le triple but de cet ouvrage :

Fournir aux *techniciens* des questions pédagogiques une documentation aussi large que possible et leur offrir une claire intelligence du scoutisme, afin qu'il leur soit possible de le situer exactement dans la science de l'Education ;

Proposer aux *Chefs* d'Unités un ouvrage utile où ils puissent à la fois trouver doctrine, information et suggestions pratiques ou spirituelles ;

Soumettre au *public cultivé* un travail synthétique sur le mouvement scout en France à l'heure actuelle. Il faut qu'on sache, en tous lieux, qu'il existe *un* scoutisme français.

« L'auteur de cet ouvrage a fait quinze ans de scoutisme aux S (couts) D (e) F (rance). Il est prêtre. C'est pour l'une et l'autre raison qu'il a accepté ce travail et qu'il s'est efforcé d'exposer avec loyauté et objectivité les points de vue des Eclaireurs et des non-catholiques. Il croit en effet que le scoutisme ne doit pas être outil de division, mais méthode de vie. Il estime que toutes les opinions ne sont pas également bonnes, mais que toute âme sincère a le droit d'exprimer nettement sa pensée... Il pense que rien n'est plus dangereux, surtout entre Français, que les querelles de mots ou les questions de susceptibilités. C'est la raison pour laquelle il a soigneusement séparé l'exposé des doctrines de ses conceptions personnelles. L'ouvrage s'en est peut-être un peu alourdi. Mais la clarté y a gagné. Cette étude n'est pas un travail apologétique, mais un exposé pédagogique. L'esprit qui l'anime d'un bout à l'autre est un esprit de scrupuleuse information et de large collaboration : l'esprit scout » (p. 10).

Le scoutisme est une véritable pédagogie : il vise au développement de la personnalité ; il insiste sur le rôle essentiel de l'effort et sur sa place dans la formation du caractère. Education nouvelle, méthode active qui tend à intéresser l'enfant à sa propre formation.

C'est là le beau côté du scoutisme. Nous avons maintes fois dans l'*Ami* insisté sur la nécessité d'avoir un scoutisme nettement catholique... C'est aussi, sans doute, le fond de la pensée de M. l'abbé Lenoir. Mais ne